

Tibet imaginaire,
Tibet réel

Annales GHM 2001

© Pierre Chapoutot 2005



■ Aire culturelle tibétaine ("Tibet ethnique")
 Lad. = Ladakh BH = Bhoutan

TADJ. = Tadjikistan (ex-URSS)- AFG. = Afghanistan - VN = Viêtnam

C = Cachemire - C1 = sous contrôle pakistanais (Karakoram, etc...)

C2 = sous contrôle indien (Jammu & Cachemire) - C3 = sous contrôle chinois

▨ Zone d'affrontements indo-pakistanaïis

△ Position approximative du K2



Pierre Chapoutot

Tibet imaginaire, Tibet réel

Le Tibet : une question à l'ordre du jour, sinon à la mode, qui s'invite, parfois de façon véhémement, dans les débats de nos associations. Il y a peu, c'était le projet d'expédition franco-chinoise dans le versant tibétain de l'Everest qui déchaînait la tempête sur l'Assemblée Générale du G.H.M. Aujourd'hui, c'est la création de l'école de guides de Lhassa, avec l'active participation de la F.F.M.E., qui mobilise des énergies contraires. Il y a ceux qui y voient l'occasion d'une démarche humanitaire ; mais les autres dénoncent une collaboration infâme (et peut-être basement intéressée) avec un pouvoir criminel. Et il se trouve que le G.H.M. compte en son sein des ténors de chacun des deux camps.

Il va de soi que nous n'allons pas ici résoudre le problème. Mais le fait même que le débat existe et passionne est un bon signe : nous sommes donc parvenus à un stade où un certain nombre d'acteurs s'interrogent sur l'éthique du voyage, et admettent que l'acte de grimper n'est pas totalement innocent. Reste pourtant un motif d'interrogation : pourquoi cette sensibilité se manifeste-t-elle de façon aussi exclusive à propos du Tibet ?

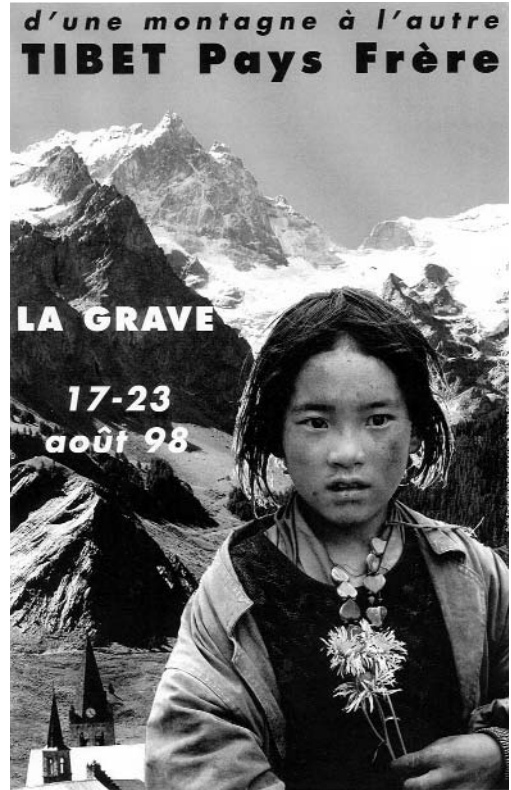
Certes, le drame que traverse actuellement ce pays est d'une dimension particulière, dans son étendue comme dans son intensité. Depuis cinquante ans, le pouvoir communiste chinois fait régner au Tibet une impitoyable répression frappant aussi bien les hommes (il y aurait déjà eu 1,5 million de victimes, toutes raisons confondues, alors que le chiffre officiel de la population est de 2,4 millions) que les formes et les signes de la vieille culture bouddhiste (95 % des monastères détruits) ; parallèlement, il développe une colonisation économique et humaine qui submerge peu à peu la population de souche tibétaine sous le poids démographique des Han, tandis que les ressources naturelles du haut plateau sont exploitées sans ménagements. Et comme différentes formes de résistance se sont développées, on est entré dans l'engrenage classique dans lequel la répression trouve sa justification dans la rébellion, et réciproquement. En même temps, quelque 200 000 Tibétains (soit au moins 8 % de la population locale, si l'on se réfère aux chiffres officiels) ont pris le chemin de l'exil, regroupés pour beaucoup en Inde, à Dharamsala, autour de leur autorité politico-religieuse traditionnelle, le Dalaï Lama XIV Tenzin Gyamtso (titulaire depuis 1989 du Prix Nobel de la Paix). Ajoutons que, aux yeux de beaucoup, la présence de la Chine au Tibet est historiquement et juridiquement illégitime, et que par conséquent il doit être considéré comme un pays agressé, occupé et colonisé, sinon soumis à un véritable ethnocide (certains parlent même de génocide).

Une exception tibétaine ?

Pourtant, si l'on examine le monde dans son ensemble, force est d'admettre que ce type de situation n'est malheureusement pas unique. Si les choses se sont spectaculairement améliorées depuis 15 ou 20 ans en Amérique latine (à quelques exceptions près, comme en Colombie), l'Ancien Monde fait bien mauvaise figure. Du Golfe de Guinée à la Nouvelle-Guinée, c'est de façon presque continue que s'enchaînent les contrées (très souvent montagneuses) où sévissent des situations humainement intolérables : régimes d'oppression, persécutions ethniques ou religieuses, guerres civiles, conflits frontaliers, quand il ne s'agit pas de massacres organisés à plus ou moins grande échelle. En Afrique, les sublimes montagnes du Ruwenzori sont actuellement le théâtre de conflits imbriqués d'une effrayante

barbarie. En Asie, il n'est pratiquement aucune région de haute montagne qui soit exempte de motifs (divers) d'indignations militantes : Kurdistan, Caucase, Pamir, Wakhan, Hindou-Kouch, Himalaya, montagnes de Birmanie (Myanmar), de l'archipel indonésien ou de l'Irian Jaya (Papouasie occidentale)... Ici et là, nombreux sont les peuples privés de leurs droits les plus élémentaires (Kurdes, Palestiniens, Tchétchènes, Kashmiris, Papous...), nombreux aussi les systèmes intolérants, brutaux, cyniques et/ou criminels, de la Syrie et de l'Irak à l'Afghanistan et au Pakistan, ou encore au Myanmar – liste naturellement non exhaustive.

Si les alpinistes devaient solennellement s'engager à boycotter les pays où sévissent des systèmes indignes, ce n'est pas seulement la Chine qu'il faudrait stigmatiser, mais il faudrait sans doute aussi tirer un trait sur le Pakistan, aussi bien pour le traitement infligé à la moitié de sa population (les femmes) que pour le soutien (euphémisme !) apporté aux bourreaux de l'Afghanistan, les talibans, ou aux organisations plus ou moins terroristes qui mènent la djihad dans le Cachemire indien¹. Il n'est pas certain qu'on y soit prêts...



¹ Les dépenses militaires dévorent 1/3 des ressources budgétaires du Pakistan. Sachant qu'une expédition au K2 rapporte actuellement 12 000 \$ de royalties, on peut estimer

Alors, pourquoi le Tibet ? L'une des raisons tient sans doute au fait que, de toutes les tragédies asiatiques, le drame tibétain est aujourd'hui le mieux « mis en scène » par ses propres acteurs et ses sympathisants. Au siècle de la communication, le fait de pouvoir incarner une cause dans une personnalité aussi forte et aussi habile que celle du Dalaï Lama est un atout formidable. On peut aussi penser au rôle de l'image, par exemple à propos de films récents dotés d'une efficacité incontestable (même si ce ne sont pourtant pas nécessairement des chefs-d'œuvre) comme *Little Bouddha*, *Sept ans au Tibet* ou *l'Enfance d'un chef*. Mais cela n'explique pas tout, et c'est dans l'ordre du symbolique qu'il faut chercher les explications profondes : touchant aux plus hautes montagnes de la terre, abritant une civilisation pleine d'étrangeté, protégé des approches rationnelles par son aura de « pays interdit », le Tibet joue pour nombre d'Occidentaux le rôle du Paradis terrestre - et cela ne date pas d'hier.

Enquête sur un mythe himalayen

On a longtemps cherché le Paradis terrestre du côté de l'Orient proche (la Mésopotamie faisait assez bien l'affaire), jusqu'à la « découverte » des Indes aux XVII^{ème}-XVIII^{ème} siècles, d'où est résultée une « indomanie » qui a revêtu les formes les plus diverses, allant de la fantasmagorie des Indes galantes de Jean-Philippe Rameau aux premières études sur le bouddhisme². L'un des premiers découvreurs du Tibet est un Hongrois de Transylvanie, Alexandre Csoma de Kőrös, parti à la recherche des origines de sa langue, et donc de son peuple. Il trouve asile dans un monastère du Zanskar, où il rédige un dictionnaire de langue tibétaine. Si cette démarche est scientifique, elle peut être instrumentalisée dans un sens nettement plus militant : il s'agit de prouver, par le biais la philologie, que c'est l'Himalaya qui est le berceau des civilisations européennes. Il faut donc établir la parenté entre les langues et les races : le sanskrit est alors promu au statut de langue-mère (après que William Jones ait établi sa parenté avec le grec...) et l'Himalaya devient le berceau de la race aryenne.

Ces thèmes sont abondamment diffusés par des auteurs rationalistes et modernistes, également obsédés par la question des origines. Edgar Quinet, historien anticlérical et grand républicain, décrit en 1833 « les tribus humaines rassemblées au sommet de l'Himalaya » (à cette époque, on s'imagine encore que les hautes altitudes sont des lieux tempérés, agréables à vivre). De là, les races humaines

que ce sont à chaque fois 4 000 \$ qui vont satisfaire ces besoins, que ce soit au profit des talibans, sur le « front » du glacier Siachen, ou pour l'entraînement des *moudjahidin* voués aux actions clandestines anti-indiennes, sous le contrôle de l'ISI (services secrets pakistanais)...

² Je fais ici de larges emprunts à un article non publié de Sylvain Jouty, *Naissance du mythe himalayen*, avec sa pleine autorisation - qu'il en soit remercié.

On trouvera sur Internet une étude en anglais extrêmement détaillée du phénomène, due à un chercheur australien, Harry Oldmeadow, sous le titre *The western quest for Secret Tibet*. <http://www.esoteric.msu.edu/VolumeIII/HTML/Oldmeadow.html>



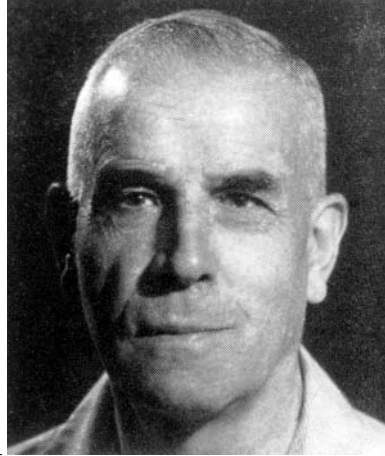
En couverture du catalogue Allibert 2001. Un Tibet idéal et immémorial, objet d'une vénération obligatoirement associée à l'amour de la montagne...

auraient essaimé vers les différents bassins de peuplement. Ernest Renan écrit en 1850 : « Tout nous porte à placer l'Eden des Sémites au point de séparation des eaux de l'Asie, à cet ombilic du monde que toutes les races semblent nous montrer du doigt comme le point où se rencontrent leurs plus anciens souvenirs. Saluons ces sommets sacrés, où les grandes races qui portaient dans leur sein l'avenir de l'humanité contemplèrent pour la première fois l'infini, et inaugurèrent les deux faits qui ont changé la face du monde, la morale et la raison. »

Pour Renan, comme pour Michelet ou Nietzsche, le bouddhisme est perçu dans sa dimension rationnelle et totalement athée, comme un antidote à l'obscurantisme chrétien, ce qui n'a évidemment rien à voir avec les approches actuelles, ni avec les caractéristiques du bouddhisme tibétain. Par ailleurs, le mythe a une cohérence géographique : le « berceau de la race » ne peut se trouver que dans un haut-lieu parfait, un « Toit du monde » (mais on peut penser aussi à un « Grand Orient »...) qui irrigue l'univers de ses bienfaits en nourrissant des fleuves qui sont les sources de la Terre. De la *Genèse* au *Vishnu Purana*, nombreux sont les textes qui colportent cette image, et le Tibet fait parfaitement l'affaire, lui qui alimente les sept plus grands fleuves de l'Asie sud-orientale (voir carte p. 114-115), avec les châteaux d'eau du Qinghaï et du Kailash – ce dernier élevé au rang de montagne sacrée par cinq religions asiatiques... et par Mountain Wilderness.

Quant à y placer l'Eden des Sémites, c'est évidemment une autre affaire. Il est pourtant utile d'observer que ces élucubrations ont eu la vie dure : le très républicain Edgar Quinet et le très positiviste Auguste Comte, qui y croyaient, seraient sans doute chagrinés de savoir que les théories sur l'origine tibétaine des races et des civilisations allaient plus tard élire domicile dans le III^{ème} Reich hitlérien, qui poussa le besoin d'identification jusqu'à faire sien - tout en l'inversant - le signe magique indo-tibétain de la svastika (la croix gammée). On est allé jusqu'à se

André Migot. Médecin à la Grave, alpiniste, membre du G.H.M., il effectua plusieurs voyages en Extrême-Orient avant et après la Seconde Guerre mondiale, notamment dans le Tibet oriental, où il devint un fin connaisseur et un adepte du bouddhisme. Il publia plusieurs ouvrages entre 1954 et 1960, notamment « Caravane vers Bouddha ». Au même titre qu'Alexandra David-Néel, il contribua à populariser le thème du « Tibet secret », mais leur appréciation du modèle tibétain était en totale contradiction : adhésion sans nuance pour Migot, diagnostic très critique pour la grande exploratrice. André Migot est mort en 1967.



demander si l'expédition allemande de 1939 au Nanga Parbat (expédition passablement connotée de triomphalisme nazi) n'avait pas pour but clandestin une sorte de remontée aux sources de la race aryenne, et l'établissement de relations idéologico-stratégiques entre Berlin et Lhassa³. C'est peut-être pousser un peu loin le bouchon, mais l'épisode a au moins le mérite de montrer jusqu'où peuvent mener les fantasmes... Et on peut aussi observer, indépendamment bien sûr de ces scories, que l'école indo-européenne continue d'avoir des adeptes, par exemple lorsque Paul-Louis Rousset conduit ses recherches sur la toponymie alpine⁴.

Parallèlement au courant positiviste et scientifique, il existe toute une littérature ésotérique qui cultive le mythe du Tibet comme lieu paradisiaque et séjour d'une humanité parfaite : c'est le thème de la «vallée heureuse», qui a d'ailleurs beaucoup voyagé avant d'échouer au Tibet (on l'a longtemps domiciliée au Cachemire). Il a surtout été popularisé par les adeptes de l'occultisme qui ont proliféré à la fin du XIX^{ème} siècle en Europe et aux États-Unis. En 1875 est créée la Société théosophique par un colonel américain, Henry Olcott, et un médium russe, Helena Blavatsky, laquelle se prétend instruite par des mystérieux « grands initiés » (mahatmas) cachés au Tibet. Il se trouve que ces élucubrations trouvent un écho dans le mythe tibétain du Shambala. Reste à le découvrir ! En 1934, le peintre Nicholas Roerich monte une expédition dans ce but, avec le soutien d'un politicien illuminé, Henry Wallace, également ministre de l'agriculture du président Roosevelt⁵.

³ Voir Jean-Michel Asselin, *La conversion d'Harrer, Vertical* n° 102, octobre 1997, pp. 68-73, sur la base d'une enquête de David Roberts non publiée en France. Noter que le Nanga Parbat est au Pakistan, donc à l'époque dans les Indes britanniques.

⁴ Paul-Louis Rousset, *Les Alpes et leurs noms de lieux. 6000 ans d'histoire*, Ed. Poncet, Echirolles, 1988.

⁵ Il devait même être candidat à la vice-présidence pour l'élection de 1940, mais ne reçut pas l'investiture du Parti démocrate...

Naturellement, le Shambala est introuvable, bien qu'il existe des guides itinéraires qui en décrivent les accès ! Au même moment (1933) l'écrivain James Hilton publie *Les Horizons perdus*, roman qui popularise le mythe du Shangri La avec ses surhommes sages et blancs – un mythe assez fort pour que Roosevelt en personne baptise de ce nom sa résidence du Maryland, le futur Camp David⁶. Où démocrates américains et racistes nazis se retrouvent dans le même miroir à illusions ! Là aussi, il faut se demander si nous sommes suffisamment vaccinés contre ces sottises. Dans quelle mesure *les Horizons gagnés* de Rébuffat font-ils écho aux *Horizons perdus* de Hilton ? Moi-même, dans un article général de *Technique de l'alpinisme*, paru chez Arthaud en 1978, j'ai fait allusion à l'extraordinaire longévité prêtée aux Hunzakots du Cachemire. Quelques années plus tard, des études dignes de foi prouvèrent que la réalité sanitaire et démographique du pays hunza était des plus pitoyables. Et pan sur le bec !

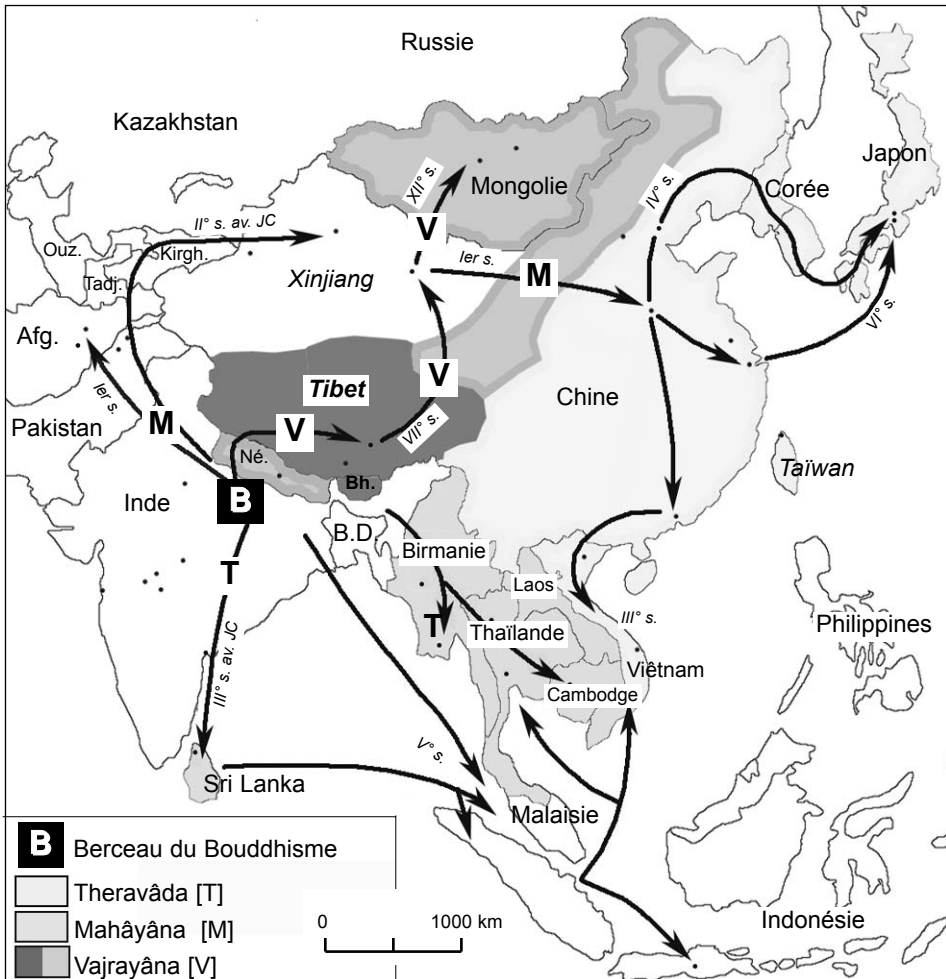
Une version particulière du bouddhisme

On est bien obligés aujourd'hui de nous demander si notre propension à localiser en Himalaya, et spécialement au Tibet, nos illusions d'Occidentaux n'a pas repris de plus belle avec la découverte – tardive – du drame tibétain Celui-ci réunit en effet tous les ingrédients d'une dialectique de la perfection : le pays idéal (le paradis) soumis à une épreuve diabolique (l'enfer), cette situation nous donnant l'occasion d'une sorte de ressourcement au moment où nous sommes désillusionnés sur nos propres idoles.

Les manifestations de l'actuelle Tibétomanie reposent sur un certain nombre d'équations, la première étant l'équivalence Tibet = bouddhisme = Dalaï Lama. Bien entendu, il n'est pas possible de considérer le Tibet sans reconnaître l'omniprésence du bouddhisme dans sa civilisation. Mais il existe une erreur qui consiste à imaginer que le Tibet représenterait à lui seul la totalité du bouddhisme. On estime à 300 millions le nombre actuel de ses adeptes, essentiellement en Asie du Sud et de l'Est. Sur ce total, 6 millions seulement appartiennent au bouddhisme tibétain, le lamaïsme ou *Vajrayâna* (« Véhicule de diamant »). L'autorité du Dalaï Lama, son chef spirituel, ne s'étend donc que sur 2 % des adeptes, ce qui n'est pas suffisant pour en faire le pape du bouddhisme.

De plus, le *Vajrayâna* se différencie fortement des autres branches, qu'il s'agisse du *Theravâda* (bouddhisme originel, essentiellement répandu au Sri Lanka et en Indochine) ou du *Mahâyâna* (« Grand Véhicule », implanté en Asie orientale du Viêtnam au Japon, via la Chine et la Corée). Le *Vajrayâna* résulte d'une combinaison entre le bouddhisme ésotérique du Nord de l'Inde (trantrisme) et les croyances animistes et chamaniques antérieures (*bön*, ou *beun*), caractérisées par le pullulement d'êtres surnaturels. Le *bön* s'est modifié et a été codifié après son

⁶ Toute cette histoire a été examinée par Peter Bishop : *The Myth of Shangri La. Tibet, travel writing and the western creation of Sacred Landscape*, University of California Press, 1989.



assimilation par le bouddhisme, mais son influence le colore fortement par l'importance des pratiques magiques, de la divination, de l'astrologie et de la démonologie. Le bouddhisme tibétain est aussi le seul à croire en la réincarnation des grands maîtres dans des enfants, pratique qui est toujours théoriquement en vigueur pour la désignation des dignitaires politico-religieux (à la suite de quêtes rarement exemptes de manipulations fort profanes...) - et qui suscite la plus grande perplexité dans les autres branches du bouddhisme.

Ajoutons enfin que son installation au Tibet fut tardive et difficile. Alors que le bouddhisme originel avait commencé à se diffuser en Asie dès le IIème siècle avant J.-C., il ne s'implanta durablement au Tibet qu'au XIème siècle, après une première tentative entre le VIème et le VIIIème. Il finit par devenir religion officielle et obligatoire, peu disposée à tolérer la moindre concurrence. Les tentatives

d'implantation de missionnaires chrétiens, esquissées au XVIIème-XVIIIème siècles par des Portugais et des Italiens, butèrent très vite sur des réactions d'intolérance. Les choses s'aggravèrent encore au XIXème siècle, alors que les tentatives – répétées – sont menées par des missionnaires français à partir de la zone d'influence que la France s'est fait reconnaître en Chine du Sud. Finalement, la religion chrétienne est interdite au Tibet en 1880, et les missionnaires français, qualifiés « d'hommes pestiférés » (et sans doute considérés comme des agents étrangers), sont soit expulsés, soit massacrés. On peut se demander si ces différents aspects collent bien avec l'idée que les Occidentaux se font aujourd'hui du bouddhisme, et s'il n'existe pas un double malentendu, à la fois philosophique et historique. « Pour le Bouddha, écrit Frédéric Lenoir⁷, le bonheur s'obtient au prix d'une longue vigilance et ascèse intérieure dans un total détachement qui implique l'extinction de tout désir, jusqu'au désir même de renaître. Pour l'homme occidental contemporain, il est recherché comme réalisation plénière des potentialités individuelles et comme assouvissement des désirs de l'individu, jusqu'au fantasme d'immortalité. D'un côté le bonheur s'obtient par le détachement de soi, de l'autre par le développement de soi. À moins de consacrer l'essentiel de son temps à la méditation, on voit mal comment le bouddhisme pourrait être adopté dans son intégrité par un Occidental imprégné du culte moderne de l'individu... Nietzsche avait sans doute vu juste lorsqu'il avait annoncé l'avènement d'une sorte de "*Chine européenne avec une douce croyance bouddhiste-chrétienne, et, dans la pratique, un savoir-vivre épicurien*". La voix lointaine du Bouddha ne parviendra pas à conduire des foules d'Occidentaux sur les chemins du renoncement, en quête du nirvâna. Mais, à l'exception des élites monastiques, y est-elle davantage parvenue en Orient ? Le bouddhisme intégral restera à jamais un élitisme. »

Pour beaucoup, l'attrait du bouddhisme réside dans la force des valeurs positives qu'il véhicule, ou qu'on lui attribue en Occident : idéal de sagesse, tolérance, non-violence, défense des droits de l'homme, écologie – en somme un idéal démocratique, éclairé et universel, que ne renieraient ni Victor Hugo ni Jean Jaurès. De fait, on trouve tout cela dans le discours du XIVème Dalaï Lama. Encore faut-il observer que c'est un discours récent, en rupture avec les réalités dont le Tibet a été le théâtre jusqu'en 1950.

Une non-violence à géométrie variable

Si l'histoire d'un pays est le reflet du génie de son peuple, celle du Tibet doit nous amener à nuancer fortement l'image d'une société harmonieuse gouvernée par de pieux et sages dirigeants. Jusqu'à ce qu'il tombe aux mains des communistes, le Tibet a été une société féodale extraordinairement arriérée et brutale, dans laquelle quelques dizaines de clans (laïcs ou religieux) exploitaient une population réduite

⁷ Frédéric Lenoir, *Les nouveaux bouddhistes d'Occident*, revue *L'Histoire*, n° 250, janvier 2001, pp. 34 et suiv. F. Lenoir est un spécialiste reconnu de l'histoire des religions.



dans son écrasante majorité au servage et au silence. L'histoire politique du Tibet est une interminable succession d'affrontements, de conflits, de rivalités, dans lesquels on a bien du mal à discerner autre chose que des heurts d'ambitions et d'intérêts, ou à repérer l'existence d'un quelconque sentiment national, alors que c'est la clé de l'existence même d'un pays – sauf à considérer la xénophobie, omniprésente dans le Tibet ancien, comme son substitut. On se croirait en présence de l'histoire de la Gaule mérovingienne⁸... Et il ne faut pas croire que la faute en revienne à la seule fraction laïque de la société. Les monastères ne sont pas en reste, qui sont très souvent au premier rang de confrontations qui peuvent prendre la forme de véritables guerres de monastères. On en sort ahuri par l'ampleur de l'irresponsabilité qui a le plus souvent présidé au gouvernement de ce pays.

En généralisant le propos, on doit observer que, pas plus que le christianisme en Occident, le bouddhisme n'a été capable d'immuniser les sociétés asiatiques contre la violence. Pire : il s'est montré capable de toutes les dérives. Au Japon, durant la phase impérialiste initiée par le Meiji à partir des années 1870 et qui devait durer

⁸ Il n'existe actuellement en français qu'un seul ouvrage complet sur cette question : Laurent Deshayes, *Histoire du Tibet*, Ed. Fayard, 1997. L'auteur, qui est visiblement un tibétophile, délivre p. 16 cet avertissement : « Il est tentant de partir de la situation actuelle des Tibétains, dramatique à bien des égards, pour lire l'histoire de leur pays. Il ne suffit pas cependant d'être une victime aujourd'hui pour blanchir le passé, ni d'avoir pour chef de l'État exilé un apôtre de la paix pour présumer de la probité de la structure religieuse et politique du Tibet d'autrefois. »

jusqu'à 1945, les moines bouddhistes adeptes du zen allèrent jusqu'à déclarer la guerre « juste cause » et admirent le meurtre des ennemis comme compatible avec la compassion bouddhiste. Seuls une minorité choisirent l'objection de conscience⁹. Plus récemment, quelques-uns des régimes les plus brutaux de la fin du XXème siècle ont élu domicile dans des pays à forte imprégnation bouddhiste, comme le Cambodge des Khmers rouges (1970-75) ou actuellement le Myanmar (Birmanie). Au Sri Lanka, où une guerre civile ravage depuis des années le Nord du pays, les récents efforts de pacification déployés par le gouvernement élu ont été proprement sabotés par l'opposition acharnée des monastères à toute forme de conciliation. À la limite, on pourrait ajouter à ces manifestations de fanatisme les suicides de protestation pratiqués par les bonzes sud-viêtnamiens dans les années 1960-1975.

Naturellement, cela ne signifie pas que le bouddhisme soit responsable de tout ce que l'histoire asiatique charrie de violence, d'autant plus qu'il en a parfois été la victime. Mais cela devrait conduire à s'interroger sur certaines illusions. Le discours du Dalaï Lama sur la démocratie et les droits de l'homme est un discours nouveau, minoritaire – et c'est un discours de l'exil, ce qui représente une difficulté particulière. Il faut d'ailleurs noter que ses conseils de résistance non-violente sont de moins en moins écoutés de ceux qui, à l'intérieur du Tibet occupé, ont rejoint les rangs de la résistance. Et se pose aussi la question du devenir de ces positions lorsque leur héraut – présentement âgé de 67 ans – aura disparu.

Vieux Tibet, Chine ancienne

Autre sujet de malentendu : le problème de la nature des rapports entre le Tibet et la Chine. Deux versions s'opposent de façon radicale : pour le gouvernement de Pékin, le Tibet est depuis toujours une dépendance de la Chine, si bien que la question tibétaine n'est qu'une affaire intérieure chinoise (c'est l'équivalent de ce qu'était la position de la France à propos de l'Algérie entre 1955 et 1962, ou de l'actuelle position de la Russie à propos de la Tchétchénie). Pour la résistance tibétaine au contraire, et bien sûr ses sympathisants, le Tibet est un pays indépendant injustement agressé, puis occupé et colonisé par une puissance étrangère à partir de 1950. Pas facile de trancher. On pourrait être tenté de renvoyer les deux parties dos à dos, tant il est vrai qu'elles manipulent beaucoup les faits et jouent sur les mots. La réponse est d'autant moins aisée qu'elle met en jeu des concepts de relations internationales pas toujours applicables au cas tibétain. Essayons quand même.

La question des rapports mutuels se pose à partir du moment où apparaissent des entités étatiques. Pour le Tibet, il faudra attendre le VIIème siècle après J.-C. : jusque-là, son histoire relève de la pure mythologie. Ce n'est pas le cas pour la Chine, qui peut se vanter aujourd'hui de posséder le plus ancien État de la planète, puisque l'Empire de Chine naît au IIIème siècle avant J.-C., sous la dynastie des T'sin. À cette époque, Rome en était encore à guerroyer avec Carthage... Il n'y a alors aucune interférence entre l'espace tibétain (parfaitement défini par sa

⁹ Voir Odon Vallet, *Les moines-soldats du zen, L'Histoire*, n° 250, janvier 2001, p. 46.



Un « dzongpön » (gouverneur) avec sa famille et sa suite

périphérie de hautes montagnes) et l'espace chinois, installé sur les plateaux et les plaines traversés par le Fleuve Jaune et le Fleuve Bleu. C'est sous la prestigieuse dynastie des Han (de 206 avant J.-C. à 220 après J.-C.) que l'espace chinois est étendu à la « Chine des 18 Provinces », qui correspond encore aujourd'hui à la Chine « proprement dite », de Pékin à Haïnan et de Taïwan au Sichuan. Il reste stable pendant plus d'un millénaire (sans toujours maintenir son unité). La Chine est alors le plus grand foyer de civilisation de l'Asie, diffusant son influence de façon essentiellement pacifique sur toute sa périphérie. Elle connaît plusieurs périodes fastes, notamment sous la dynastie des T'ang (618-902). Or, ces trois siècles correspondent presque exactement à l'entrée du Tibet dans l'histoire non virtuelle, avec la formation vers 650 d'un Empire puissant et expansionniste, qui se montre capable de faire jeu égal avec la Chine. C'est à cette époque que se sont noués les premiers liens : liens culturels, le Tibet barbare bénéficiant de l'influence civilisatrice chinoise (introduction de l'écriture, du papier et de l'encre, de la soie et de la porcelaine, de la médecine, de l'irrigation, également du taoïsme et du confucianisme) ; et aussi lien dynastique, puisque l'empereur tibétain obtient en 640 la main d'une princesse T'ang, non sans avoir soutenu ses prétentions matrimoniales de démonstrations armées. Aujourd'hui, la propagande chinoise fait de cette union le point de départ de l'appartenance du Tibet à l'ensemble chinois, ce qui est abusif : il s'agit moins d'une tutelle que d'une alliance.

Théocratie, ou système féodal-clérical ?

Cet Empire dure un peu moins de trois siècles et disparaît vers 880. Le Tibet entre alors dans une interminable période d'anarchie (plus de huit siècles). C'est le triomphe de la féodalité, quelques dizaines de clans se partageant le pays et sa population (le servage ne sera aboli qu'après 1950). Le Tibet éclate en autant de

principautés : c'en est fini de son unité et de sa puissance. Cette période coïncide néanmoins avec l'introduction puis le triomphe du bouddhisme, qui se coule sans difficulté dans le moule féodal. Les seigneuries laïques sont dès lors supplantées par des seigneuries religieuses appuyées sur les monastères. Ceux-ci vont rassembler jusqu'à 25 ou 30 % de la population – proportion unique au monde – dans un type de société elle-même totalement inégalitaire, avec ses classes et ses rangs. Loin de constituer un assemblage harmonieux, ces seigneuries se livrent à de féroces rivalités qui n'ont rien de spirituel, et qui peuvent dégénérer en véritables guerres de monastères (on voit apparaître une classe de moines-guerriers, les *dob-dob*).

Les choses sont encore compliquées par un mode surréaliste de transmission de l'autorité, chaque grand dignitaire étant censé se réincarner après sa mort dans un jeune enfant, qu'il faudra évidemment découvrir avant de l'installer dans ses fonctions. Comme le garçon ne pourra accéder au pouvoir qu'à sa majorité (17 ans pour un Dalaï Lama), il en résulte d'interminables interrègnes confiés à des tuteurs, eux-mêmes recrutés parmi des dignitaires « réincarnés » (*trulkous*)... Cela revient à organiser l'impuissance politique, en même temps que c'est la porte ouverte à toutes les manipulations. Mais c'est surtout une bonne façon de confisquer l'autorité, ou ce qui en tient lieu : au temps des Dalaï Lamas, en près de 400 ans, le Tibet aura ainsi été « gouverné » par une trentaine de familles. Système hautement népotique, évidemment inadapté aux exigences de la souveraineté dans l'acception moderne du terme : non seulement le clanisme atomise le Tibet en autant de principautés rivales, mais encore les principales lignées n'hésitent pas à aller chercher des protections extérieures pour l'emporter sur leurs concurrentes, introduisant ainsi le loup dans la bergerie.



« Le grand lama de Lhabrang Tachikyil le jour de sa reconnaissance comme réincarnation du défunt lama et chef du monastère » (A. David-Néel)

De la protection mongole à la tutelle chinoise

Au XIII^{ème} siècle, la fortune tourne à l'avantage de la lignée des Sakyapa, qui s'est placée sous la tutelle des Mongols, qui sont en train de dominer toute l'Asie. En 1254, les Sakyapa se placent sous la protection du descendant de Gengis Khan, Khubilaï, en échange de quoi celui-ci confère à leur grand maître « l'autorité sur tout le Tibet ». Reste à décrypter le sens de cette relation : simple rapport de religieux-protecteur selon l'interprétation tibétaine (d'homme à homme, et non d'État à État), ou relation de vassal à suzerain selon la version chinoise ? On laissera aux faits le



Le monastère de Drépong, berceau de la puissance des Guélougpas

soin de trancher. Mais l'événement est capital, puisque peu après Khubilaï se rend maître de la Chine, où il fonde la nouvelle dynastie des Yuan et fait de Pékin la nouvelle capitale de l'Empire (en remplacement de Xi'an). Désormais, l'Empire chinois est fondé à considérer que c'est lui qui assume la fonction de « protecteur » du Tibet.

Du côté chinois, les choses n'évoluent pas jusqu'au milieu du XVII^e siècle. La dynastie des Yuan n'a duré qu'un siècle, pour céder la place à la prestigieuse dynastie des Ming (1368-1644). La civilisation chinoise est alors à son apogée. Avec le pouvoir religieux tibétain, les relations sont purement protocolaires, mais il y a un fait nouveau : alors que les Ming s'installent en Chine, on assiste à l'ascension de la lignée des Guélougpas, qui va supplanter celle des Sakyapa. Eux aussi cherchent une protection extérieure et la trouvent chez un roitelet mongol, Altan Khan. En 1578, celui-ci décerne à l'abbé du monastère guélougpa de Drépong le titre honorifique de Dalaï Lama (« Maître à la sagesse aussi grande que l'océan »). La relation avec le Mongol est double : dynastique, puisque la « réincarnation » de ce premier Dalaï Lama¹⁰ est opportunément découverte dans la famille de son protecteur (le Dalaï Lama IV est donc un prince mongol...) ; et politique, puisque en 1642 le descendant d'Altan Khan, Gushi Khan, qui s'est autoproclamé « roi du Tibet », confie au Dalaï Lama V l'autorité suprême sur tout le Tibet, mais sous le contrôle d'un régent (*dési*).

¹⁰ Considéré comme le troisième, ses prédécesseurs ayant été titularisés à titre rétroactif...